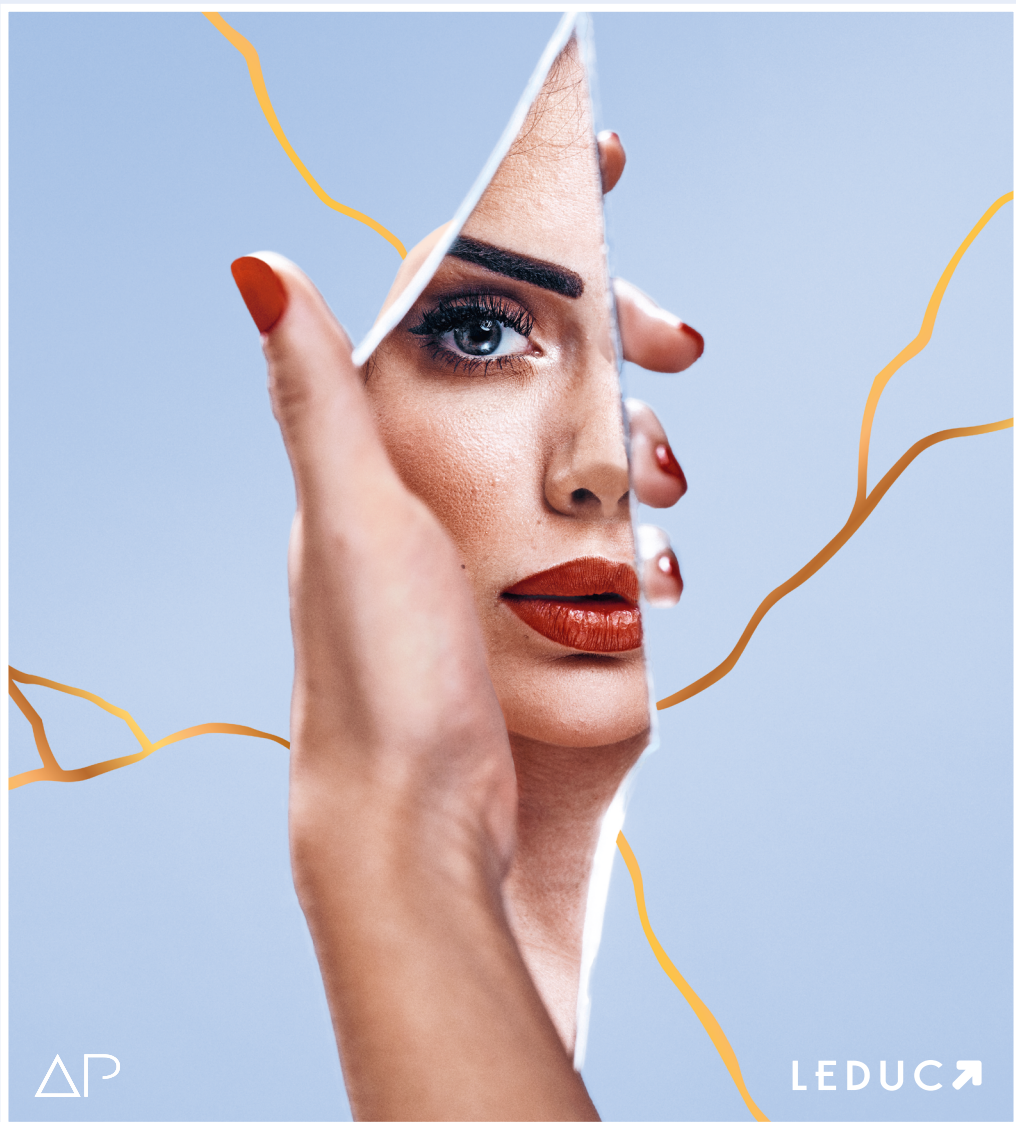


Aurélie Preston

# BRISÉE



△P

LEDUC ↗

« Je nais le 17 juin 1992 à Saint-Denis. Il est neuf heures trente, ma vie commence dans l'hôpital le plus sordide du 93. Mon sang est sale. Sale de toutes les substances – héroïne, crack, shit – que ma mère, Fabienne, a consommées pendant sa grossesse. Et puis, il y a également l'ADN de mon père, Georges, qui coule dans mes veines. Cet ADN que je n'ai pas choisi. Ce père qui a poussé ma mère dans le vice. Mes premiers souffles annoncent déjà la couleur de mon enfance : noire. Un noir de crasse et de sang séché. »

Aurélie Preston est une artiste, influenceuse et ancienne candidate d'émissions de télévision. Une fois la page de la télé-réalité tournée, elle se jette à corps perdu dans sa passion première, la musique ; et sort plusieurs EP accueillis avec enthousiasme par ses auditeurs.

À travers *Brisée*, Aurélie se raconte sans filtre et revient sur les périodes les plus difficiles de sa vie (les addictions, le harcèlement...). Dotée d'une grande force et d'une solide détermination, elle a su se relever. Ce récit est un véritable message d'espoir.

19,90 €  
Prix TTC France  
Rayon : développement personnel  
ISBN : 979-10-285-3108-9



editionsleduc.com  
**LEDUC** ↗



BRISÉE

## REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

**Inscrivez-vous à notre newsletter** et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : [bit.ly/newsletterleduc](https://bit.ly/newsletterleduc)

Retrouvez-nous sur notre site [www.editionsleduc.com](http://www.editionsleduc.com)  
et sur les réseaux sociaux.



### Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Avec la collaboration de Anne-Charlotte Sangam

Conseil éditorial : Caroline Frisou

Correction : Audrey Peuportier

Création et mise en page : Studio Blick

Couverture : Studio Blick

Photographie de couverture : Félix Barjou

Photographies intérieures : archives personnelles

© 2024, Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris - France

ISBN : 979-10-285-3108-9

Aurélie Preston

# BRISÉE

ΔP LEDUC ↗



Pour des raisons de confidentialité,  
certains prénoms ont été modifiés.





## Été 1983

*Je vous écris pour vous dire ce que je pense de la colonie. Ah, elle est bien, la colo ! Les activités sont minimales, on peut jouer au babyfoot et au ping-pong. Quelle joie ! Les monos nous prennent pour des moins-que-rien. La marche, cela me crève. Moi qui n'ai jamais de cernes, ici, j'en ai ! Chacun s'ennuie, parle de ses problèmes aux autres. Les uns sont à l'Assistance publique, les autres ont perdu leurs parents. Tous, ici, on s'ennuie au maximum.*

*Certains se droguent pour oublier ce monde pourri dans lequel on vit, et surtout pour oublier la colonie.*

*Des garçons sortent avec des filles sans se connaître, juste pour coucher, sans éprouver le moindre sentiment. C'est dégueulasse, les vacances.*

*Je ne sais plus quoi penser de la vie, je ne sais plus quoi faire. Rentrer ou rester ici ? Surtout qu'il paraît qu'à la mer, ce sera bien. Je me sens mal dans ma peau. Mais ne vous faites point de souci pour moi, car je ne suis sortie avec aucun garçon, et je ne toucherai jamais à la drogue. Jamais.*

*Je vous embrasse tendrement,  
Fabienne qui vous aime de tout son cœur,  
même si elle ne vous le montre pas souvent.*



# Dépendance

Je nais le 17 juin 1992 à Saint-Denis. Il est neuf heures trente, ma vie commence dans l'hôpital le plus sordide du 93. Mon sang est sale. Sale de toutes les substances – héroïne, crack, shit – que ma mère, Fabienne, a consommées pendant sa grossesse. Et puis, il y a également l'ADN de mon père, Georges, qui coule dans mes veines. Cet ADN que je n'ai pas choisi. Ce père qui a poussé ma mère dans le vice. Ce père qui ne vient pas me voir à ma naissance. Ce père qui n'est qu'un géniteur. Mes premiers souffles annoncent déjà la couleur de mon enfance : noire. Un noir de crasse et de sang séché.

Fils de la prostituée de la cité, Georges a rapidement pris un mauvais chemin. Il était pourtant un homme cultivé, car son père l'avait – à peu près – bien élevé. Pendant sa jeunesse, mon père tombe fou amoureux d'une certaine

Cynthia, avec qui il a une relation pendant quelques mois. Elle est, pour lui, l'amour de sa vie. Il y a entre eux une fusion inexplicable. La passion est intense. Mais un jour, il apprend une nouvelle qui va le bouleverser et mettre fin à cette idylle : cette jeune femme, aussi surprenant cela soit-il, n'est autre que sa demi-sœur ! Effondré, il n'arrive pas à aller de l'avant, et tente de trouver du réconfort dans l'héroïne. Combien de frères et sœurs avait-il au sein de cette cité ? Je me demande, aujourd'hui, si je dois plaindre mon père ou le blâmer. Il a vécu l'enfer avant de le faire vivre, lui-même, à Maman. S'il a également souffert, alors est-ce pardonnable ? Je ne sais pas. Je ne le saurai jamais.

Adolescente, ma mère réside à Villemomble, en Seine-Saint-Denis, chez ma grand-mère Madeleine. Elles vivent dans une belle bâtisse en pierre achetée par mon arrière-grand-père. Ayant de faibles revenus, cette maison est le seul bien que Madeleine possède.

Mes grands-parents maternels divorcent rapidement, à cause des addictions de mon grand-père aux jeux et à l'alcool. Bien que Madeleine ne cherche pas à refaire sa vie, elle rencontre un autre homme, nommé Bruno. Policier, sportif, d'allure très sympathique, il lui plaît beaucoup. Madeleine, amusante et séduisante, lui plaît également. Ils n'attendent pas longtemps pour emménager ensemble, puis se marier.

Malheureusement, le quotidien avec Bruno est difficile à vivre pour ma mère. Et pour cause : il est un homme dérangé, dérangeant, dont Maman subit la folie. Un corps

qui se promène, s'expose, s'impose à la vue de ma mère. Des réflexions déplacées, des regards appuyés sur le corps d'enfant de Maman, des mains baladeuses. Des mains qui insistent pour toucher ce qu'elles ne devraient pas toucher. Ma grand-mère, au courant de ces déviances, promet à ma mère de divorcer. Promesse non tenue : à seize ans, Maman fuit alors la maison, espérant que sa vie prenne une meilleure tournure. À ce moment-là, elle est loin d'imaginer que ses propres choix lui feront vivre l'enfer.

Maman emménage chez la nouvelle femme de son père, à Saint-Denis. Après avoir vécu dans une belle maison ancienne, elle atterrit dans un HLM délabré, en pleine cité. L'appartement est plus que modeste, mais il fera l'affaire. Rien ne peut être pire que les mains baladeuses de Bruno.

À Saint-Denis, elle se réinscrit d'abord au lycée. Maman est brillante. Première de la classe, elle est douée dans toutes les matières et réussit tout ce qu'elle entreprend. Pourtant, elle abandonne rapidement ses études. Dans la vie professionnelle comme dans la vie amoureuse, Maman n'aurait eu que l'embarras du choix, mais elle en a décidé autrement. Ses choix la porteront vers le même destin que son père. Après avoir arrêté le lycée, elle enchaîne les petits boulots. Elle se sent mal, vide, incomprise. Seule. Cinq ans après son emménagement à Saint-Denis, elle croise le chemin de mon père, qui n'est, malheureusement, pas du tout le sauveur dont elle rêvait.

Quand mes parents se rencontrent, ce n'est pas le coup de foudre. C'est une union qui se fait, comme ça, sans

réelle passion. Une union presque accidentelle. Maman s'accroche à mon père comme à un radeau. Pourtant, Georges est accro à l'héroïne, qu'il prend quotidiennement. L'héroïne dirige sa vie, conditionne son comportement, engloutit son argent et lui dicte ses fréquentations.

Ma mère observe d'abord cette addiction, les après-midis de shoots, ces « flashes », comme ils disent. Ces quelques secondes de perdition totale, dans lesquelles mon père sombre, fond, disparaît, semblant aspiré par une autre dimension. Et ces heures entières de manque, de corps et d'âme qui ne répondent plus de rien. Les symptômes du manque se manifestent toutes les six à douze heures, ce qui incite mon père à consommer plusieurs fois par jour.

Mais ce quotidien déchire ma mère. Elle tente alors de sauver celui qu'elle avait choisi comme bouée de sauvetage. Maman n'a pas reçu toute l'attention dont elle avait besoin. Je pense qu'en se mettant avec mon père, elle s'est donné une mission : celle d'aider quelqu'un, comme elle aurait aimé qu'on l'aide. C'est peut-être, inconsciemment, la raison pour laquelle elle l'a choisi. Sauver et être sauvée. Ou comment sauver les autres, pour éviter de se sauver soi-même.

Mais rien n'y fait. Georges n'a pas l'intention d'arrêter la came, et encourage Maman à « essayer ». Je mets ce mot entre guillemets, car un consommateur d'héroïne sait très bien que l'on n'essaie jamais seulement. Un consommateur d'héroïne connaît la puissance de cette addiction qui aspire, enseveli, enchaîne. Il lui vante ce plaisir absolu

que procure l'injection. Ces quelques instants d'absence, qu'il assimile au « meilleur orgasme jamais eu ».

Maman, par désespoir, faiblesse et curiosité, et par mimétisme surtout, devient elle aussi consommatrice. Mais cette sensation de bien-être que procure l'héroïne les premières semaines ne dure pas. On ne se pique plus pour se sentir bien, mais pour se sentir *normal*. La simple sensation de la seringue qui pénètre la veine est obsessionnelle. Tous deux deviennent ce que l'on appellerait dans les médias « un couple d'héroïnomanes ». Un couple en marge. Un couple perdu et, elle le pense, irrattrapable. Ils vivent ensemble le manque, l'agacement, le stress. Douleurs musculaires insurmontables, douleurs osseuses, diarrhées, vomissements, démangeaisons, tremblements, sueurs...

Il n'y a que deux options pour faire disparaître les symptômes du manque : le sevrage ou l'injection. Il existe des traitements de substitution pour aider au sevrage de l'héroïne. L'entourage et/ou la prise en charge sont indispensables, mais un remède est encore plus important que la cure de désintoxication : la volonté.

Endetté, mon père est recherché par plusieurs dealers. Ma mère le cache d'abord chez elle. Mais l'adresse est vite découverte. Un soir, un homme tente de l'assassiner, car il a une dette envers lui. Menaces au poignard, tentative d'immolation, l'homme est prêt à tout pour récupérer trois cents euros. Ma mère se sent obligée d'emprunter de l'argent pour sauver sa peau. Alors, ils déménagent dans

l'immense appartement de mon arrière-grand-père, le docteur C., à Montparnasse.

Le docteur C. – président de l'Ordre des Médecins – a adopté mon grand-père pendant la Seconde Guerre mondiale. Le docteur étant décédé, mon arrière-grand-mère, Louise, habite seule dans cet appartement. Pendant les quelques semaines où mes parents y vivent, Georges est sans gêne, se comporte comme s'il était chez lui. Louise ne le supporte pas et se plaint fréquemment de lui. Bien sûr, mon arrière-grand-mère n'est pas au courant de leur addiction. Lorsqu'ils se shootent, ils se cachent dans la salle d'examen de l'appartement. Mais cela ne dure pas longtemps, car Georges fait rapidement une overdose, ce qui oblige Maman à appeler les urgences. L'addiction de mes parents est démasquée par Louise, qui leur demande de quitter les lieux.

Ils se cachent alors dans un minuscule studio à Saint-Denis – chez le père de Georges. Dans ce taudis, il n'y a ni eau chaude ni toilettes. C'est lorsqu'ils vivent dans ce studio que mes parents ont un enfant (moi), accidentellement, qu'ils appellent Aurélie. Pour finir, nous déménageons à Saint-Ouen. Dans cet appartement – acheté par mon arrière-grand-mère Louise –, Maman loge également d'autres dealers et consommateurs. Tout cela en l'espace d'un an et demi.

Durant les premiers mois de ma vie, je grandis dans cette ambiance. Mon père trompe et frappe ma mère. Il s'occupe très peu de moi. Lorsqu'il est en manque, il va



jusqu'à me mordre le front. Dans les bras de Maman, shootée, je ne connais pas de réelle tendresse. Pas de vrai berceau, pas de doudou, pas de petite musique avec des noms d'animaux...

Un jour, alors que ma mère rentre à l'appartement, tous ses vêtements, objets et papiers sont étalés sur le sol. Prêt à tout pour satisfaire son addiction à l'héroïne, mon père a entrepris de vendre la totalité des meubles. C'est une scène qui est très choquante. Rentrer chez soi et trouver son appartement presque vide. Tout donner à l'héroïne. Sa vie, son temps, sa santé, son argent, ses affaires. L'image de ces rectangles de poussière sur le sol à la place des meubles la traumatise. D'autant plus qu'il s'agit des meubles de ma mère. Mais mon père, visiblement, a décidé de tout posséder.

De son côté, Maman vend du crack, des montres volées et se prostitue sous les ordres de Georges. Les conditions physique et mentale de ma mère ne lui permettent plus de trouver un travail « sain ». Son état se dégrade très rapidement. Maigreur, lésions cutanées, somnolence, faiblesse extrême, problèmes cardiaques, mais également instabilité de l'humeur, dépression, problèmes de mémoire, impulsivité... Puis elle décroche un poste de vendeuse chez Tati, où elle m'emmène, parfois stone, parfois en manque. Vivre le manque alors qu'elle est au travail est pire que tout. Pressée d'avoir sa dose, elle court parfois derrière le bus, le petit moi brinquebalant dans ses maigres bras.

Un jour, mon père fait une injection d'héroïne à Maman alors que je suis sur ses genoux. Surdosé, le shoot fait

chanceler ma mère, qui manque de me faire tomber. Peu de temps après, on me découvre un souffle au cœur. Puis je suis hospitalisée pour un râle aux poumons, dû à une grave infection. L'héroïne pendant la grossesse, mais également les joints et le crack fumés à côté de moi, ont détruit ma santé. Ma vie débute à peine, et je frôle déjà la mort.

Suite à mon hospitalisation, ma grand-mère décide de me récupérer. Madeleine espère ainsi me secourir. Chez elle, j'ai ma propre chambre, qui va rapidement se remplir de doudous et de jouets. Dans ce nouveau foyer, l'ambiance n'est plus celle de l'héroïne. C'est un tout autre quotidien qui s'installe. J'ai dix-huit mois.

Mes parents tentent d'abord de venir me chercher, mais le mari de ma grand-mère, Bruno, appelle ses collègues policiers, qui embarquent mes parents. Ils sont alors menottés et emmenés en garde à vue, où ils vivent le manque et l'humiliation. « Vous, les camés. Vous, les drogués. » À la suite de cet événement, mon père ne reviendra jamais.

Je découvre sous mon nouveau toit une vraie vie d'enfant : la musique – Elvis Presley, Édith Piaf –, les Barbies avec lesquelles je me crée une famille idéale, la douceur des mains de ma grand-mère qui sentent bon la crème, les dessins animés, qui contribuent à l'éducation d'un enfant. Plus de dealers qui défilent, plus de violence, plus de seringues qui traînent.

Je vois fréquemment un médecin, pour mes différents problèmes cardiaques et pulmonaires. Je dois également

prendre des hormones de croissance. Toute ma vie, mon cœur battra trop lentement. Je ne pourrai jamais tendre le bras comme je le souhaite, à cause de malformations dues à la consommation d'héroïne pendant la grossesse de ma mère.

Bientôt, Maman a un déclic. Un soir, elle téléphone à Madeleine pour lui confier qu'elle ne supporte plus son quotidien. L'addiction à l'héroïne, toutes ces personnes qui se shootent et qui squattent sous son toit, la violence de Georges... Du jour au lendemain, elle décide enfin de quitter mon père. J'ai vingt-quatre mois.

Ma mère vient alors vivre chez Madeleine, avec l'intention de se désintoxiquer. Pari à moitié gagné, puisque Maman parvient à se sevrer définitivement de l'héroïne, mais pour mieux plonger dans l'alcool. Une addiction en remplace souvent une autre. Car oui, l'alcool est une drogue : près de quarante mille personnes meurent par an des suites d'une addiction à l'alcool. C'est une drogue licite. Sous prétexte que les bouteilles sont accessibles à toute personne majeure, on se met en tête que l'alcool est moins nocif que les drogues illicites. C'est la même chose pour le tabac. Soixante mille consommateurs de cigarettes meurent chaque année. La mort en vente libre au coin de la rue. Une addiction est une addiction. Même si ses effets ne sont pas les mêmes. Même si les substances ne modifient pas notre état. À partir du moment où il y a une addiction, il y a une drogue. Pourquoi minimiser ? Pourquoi continuer à mettre en avant que l'alcool est convivial et festif ? L'alcoolisme démarre bien avant les Alcooliques

anonymes, bien avant de tituber dans la rue ou de dormir sous les ponts.

    Madeleine essaie de guider ma mère afin qu'elle m'éduque au mieux, mais la façon de faire de Maman ne lui plaît pas. Ma grand-mère perd patience, assenant trop souvent à ma mère des « Fais comme ci, pas comme ça ». Maman décide de quitter la maison, où elle ne se sent plus la bienvenue. Elle retourne alors, seule, vivre à Saint-Denis.

## Bizarre

Je suis une enfant triste, mais qui affiche toujours un sourire. Un sourire de façade. Un sourire pour « faire croire ». Dans ma bulle, je chantonne sans arrêt. Je chante plus que je ne parle. Je commence à danser à trois ans. La musique est un véritable exutoire. Mon corps, ma voix, me permettent de m'exprimer autrement qu'avec la parole.

Gentille, généreuse, je donne aux autres l'attention dont j'ai moi-même besoin. Dès la maternelle, j'aime rendre service aux autres enfants, les aider à écrire quand ils n'y arrivent pas... Au point, presque, de les déranger. Peut-être suis-je un peu maladroite, un peu pesante. Ma prévenance ne me rend pas appréciable. Je suis, au contraire, rejetée. À la récréation, je chante et danse, seule dans mon coin. Les autres élèves me trouvent d'autant plus bizarre. Des enfants, pourtant si jeunes, rient de moi, me malmènent.

En classe, je m'assois contre le mur. La place à côté de moi est toujours vacante. Ma sieste, je la fais seule. Les maîtres et maîtresses, au contraire, m'apprécient beaucoup. Mais le statut de « chouchoute » ne me rend pas service.

À l'école élémentaire, rien ne s'améliore. Madeleine ayant de faibles revenus, je m'habille avec les anciens vêtements de ma mère. Ses habits d'enfant, démodés depuis vingt ans. Encore un motif pour se moquer de moi. Aussi, puisque je n'ai pas de copines, je passe mes récréations à chanter dans les toilettes. Comme à la maternelle, les élèves se passent le mot et viennent me couvrir de méchanceté. Toute excuse est bonne pour me rabaisser. Une nouvelle élève, que je tente d'aider car elle ne parvient pas à s'intégrer, me rejette et me griffe le visage. En pleine classe, un enfant va jusqu'à me planter un compas dans le dos. Ma différence est punie. Au coin, la gentillesse !

Les enfants qui auraient pu être de mon côté n'ont certainement pas pris le risque. Quand un bouc émissaire est choisi, tout le monde se ligue contre lui. Selon moi, participer ou ne rien dire, c'est adhérer. Et pour cause : celui qui défend le bouc émissaire, devient une cible à son tour. Il ne faut pas grand-chose pour être désigné comme cible. Un événement, un seul détail, une fraction de seconde. Je sais que je n'ai rien d'extraordinaire. Que rien n'excuse ces moqueries. Mais, parmi tous les élèves, il faut qu'un souffre-douleur soit choisi. Et cette fois-ci, c'est moi. Le jeune âge de ces enfants pourrait excuser leur bêtise et leur injustice. Mais malheureusement, ce harcèlement va durer des années. Plus tard, je parviens tout de même à me

faire une copine, Coralie, qui est elle-même rejetée sous prétexte de sa judéité.

En grandissant, je réalise que la vie chez Madeleine n'est finalement pas si saine. Je suis partagée entre la bienveillance de ma grand-mère et le comportement de Bruno. Dans le réfrigérateur, des étiquettes sont collées sur les aliments. « B » pour Bruno, « M » pour Madeleine. Personne n'est autorisé à manger la nourriture de Monsieur ! Lorsqu'il accompagne Madeleine en voiture, il lui fait payer tous les déplacements, comme un taxi le ferait. Notamment pour m'amener à l'école. Tout est contrôlé. Tout est monnayable.

Bruno se promène nu, même lorsque ma copine Coralie vient à la maison. Il me demande souvent pourquoi je ne montre pas « mon abricot ». Pendant les vacances scolaires, il nous amène dans des camps naturistes, nous contraignant à suivre *les règles du camping*. Le malaise est palpable. Dès mon plus jeune âge, je comprends que la situation est anormale.

Ma grand-mère reste quarante ans avec cet homme, dont elle ne parvient à se défaire. À vrai dire, elle ne pense même pas réellement à le quitter. Trop préoccupée par les addictions de ma mère, Madeleine en oublie sa propre vie. Pourtant, Bruno la trompe, la bat. Un après-midi, ma grand-mère renverse accidentellement de la lessive sur Bruno. Il la poursuit jusqu'à la cuisine et la frappe violemment. Malgré mon jeune âge, j'essaie de m'interposer et reçois une grande claque de sa part. Choquée,

je m'évanouis. Le lendemain, ma grand-mère a la poitrine bleutée. Quant à moi, je suis de plus en plus sur le qui-vive.

Après avoir assisté à l'alcoolisme de son propre père, ma mère a grandi avec cet homme violent et déviant : pas étonnant qu'elle ait été attirée, toute sa vie, par des hommes malsains...

Je comprends que Madeleine n'ait pas quitté Bruno plus tôt. Je sais qu'elle en était victime. Et puis, c'était une autre époque. La conscience n'était peut-être pas la même. Depuis, ma grand-mère a tout fait pour offrir à ses enfants et à ses petits-enfants une vie plus douce. J'aurais préféré, d'ailleurs, qu'elle me laisse m'éteindre de mon rôle aux poumons.

Pour pallier cette vie mouvementée, je passe beaucoup de week-ends chez ma tante maternelle Béatrice et mon oncle Pascal. J'aime être en compagnie de ce couple, qui me semble idéal. Béatrice et Pascal, qui ne sont pas parvenus à avoir d'enfant jusque-là, deviennent des parents de substitution. Ils m'apportent la stabilité dont a besoin une petite fille. Chez eux, je suis gaie – ou fais-je seulement semblant ? Mon oncle Pascal, particulièrement, me couvre de cadeaux. Je vois en cet homme une bienveillance extrême. C'est tout ce dont j'avais besoin.

Mais quand ils réussissent enfin à avoir un enfant – ma cousine Clarisse –, un drame se produit. Pascal décède, un mois après sa naissance. Clarisse, elle non plus, ne connaîtra jamais son papa. Quant à moi, j'ai perdu mon père de



substitution. Cet homme si gentil, si attentionné, auprès de qui j'aurais aimé grandir. Quelques années plus tard, je comprendrais que Pascal n'était pas l'homme parfait que j'imaginai. Pendant que ma mère était enceinte de moi, c'est Pascal, mon « papa idéal », qui lui fournissait son héroïne.

Lorsque j'apprends cette nouvelle, je réalise qu'aucun homme dans mon entourage n'était bienveillant. Tous ces événements ont créé, chez moi, un mélange de vigilance et de naïveté, que j'appellerai « l'espoir ». Je m'explique : j'ai tellement peu confiance dans les hommes que, dès que l'un d'entre eux me paraît gentil, je fonce droit dans le mur. Parviendrai-je, un jour, à tomber sur les bonnes personnes ?



## Violences sourdes

Dès son retour à Saint-Denis, Maman rencontre un nouvel homme. Un certain Lionel, qui s'occupe de plusieurs hôtels appartenant à sa famille. Lionel est également beaucoup entretenu par ses parents. Aisés financièrement, ils ne lui refusent rien. Maman et Lionel emménagent ensemble, en région parisienne. J'ai trois ans lorsque naît ma demi-sœur Mélodie.

Peu de temps après sa naissance, je rencontre ma petite sœur. Voir ma mère avec ce bébé est étrange, incompréhensible. Pourquoi me remplacer, plutôt que de s'occuper de moi ? Durant toute mon enfance, lorsque Maman vient chez Madeleine, j'ai la sensation qu'elle ne vient pas pour me rendre visite. Simplement exposer son nouvel enfant et réclamer de l'argent à ma grand-mère. A-t-elle envie de me voir ? M'aime-t-elle vraiment ? Aujourd'hui, elle affirme